

30 octobre 2021

Ce matin-là, un matin d'automne où la pluie tombait en valse hésitante sur les toits de La Brède, je me suis levée, consciente que ce serait la dernière fois.

La dernière fois dans ce lit froid, dans cet appartement saturé de cris étouffés, dans cette vie qui n'était plus la mienne depuis bien longtemps.

Cela faisait des mois que je cogitais à l'idée de partir, prisonnière de mes propres peurs. Où irai-je ? Comment survivre ?

Toutes ces questions, ce matin-là, avaient perdu leur poids.

Il n'y avait plus que l'urgence.

Il fallait fuir.

Maintenant.

Emporter ce que j'avais de plus cher : mon fils.

2014

J'avais 19 ans.

À peine sortie de l'adolescence, encore marquée par les éclats tendres et amers de mon premier amour, que je venais tout juste de quitter.

Cet amour-là avait été doux, innocent, fait de balades interminables et de rêves en désordre.

Mais il appartenait à une autre vie, une vie qui s'était effilochée sans que je sache comment la raccommo-der.

Je me sentais perdue.

Vide.

En errance.

J'avais grandi dans une petite maison en lisière de Saint-Morillon, un foyer modeste où la misère n'était pas qu'une question d'argent, mais aussi d'amour et de respect.

Les murs de mon enfance résonnaient des éclats d'une colère brute, celle d'un père que l'alcool dévorait un peu plus chaque soir.

Chaque repas était une roulette russe, chaque nuit, une attente tendue dans l'obscurité, les oreilles aux aguets du moindre bruit suspect.

La violence n'était pas un accident chez nous, elle était la langue familière, l'air que l'on respirait sans le vouloir.

Je m'étais jurée, petite, que je partirais loin de ce chaos, que je construirais une vie douce, paisible, loin de la fureur.

Mais on emporte parfois ses blessures comme des bagages invisibles, et elles dictent nos choix bien plus qu'on ne l'admet.

C'est dans cette brèche béante qu'il est apparu.

Lui.

Avec ses bras qui semblaient sûrs, ses mots taillés pour séduire les blessures, ses promesses déguisées en avenir doré.

Je l'ai laissé entrer.

Au début, il était une énigme douce, un homme éraflé par la vie, un naufragé cherchant une rive.

Il m'a montré ses cicatrices. Non pas celles qui se voient, mais celles qui marquent l'âme.

Il m'a parlé de son enfance dérobée, de son père violent, de sa mère absente, de ces silences lourds qui avaient forgé en lui une peur viscérale d'être abandonné.

Pendant quelques mois suspendus, il m'a appris à regarder le monde autrement : à travers l'objectif d'un appareil photo cabossé.

Nous partions parfois sans but, au hasard des routes sinueuses entre Léognan et Saint-Morillon, explorant des ruelles effacées, des champs dorés par le soleil couchant.

Il me photographiait, il riait parfois, et dans ces éclats rares, je croyais entrevoir l'enfant qu'il avait été, libre, léger, insouciant.

Je voulais croire que l'amour pouvait guérir, recoudre les blessures anciennes.

Je voulais croire que ma tendresse suffirait à réparer ce qui avait été brisé.

Deux ans plus tard, je l'ai épousé, croyant que c'était ça, devenir adulte : bâtir un foyer, coûte que coûte. Que c'était la suite logique d'une relation, même construite sur un moment de faiblesse, même née d'une fracture béante plutôt que d'un élan clair.

Je confondais l'urgence d'aimer avec l'amour véritable.

Je croyais que la tendresse que je lui donnais réparerait ses fêlures, et qu'en retour, il m'apprendrait à oublier les miennes.

Je pensais qu'en le serrant plus fort, je comblerais l'abîme qui nous dévorait déjà en silence.

Je rêvais que la routine effacerait les blessures, que les murs d'un appartement, aussi étroits soient-ils, pourraient contenir nos tourments.

Trois ans plus tard, j'ai serré mon fils pour la première fois contre mon cœur, et quelque chose en moi s'est fissuré.

Son souffle tiède contre ma peau, sa petite main agrippée à mon doigt fragile comme un serment silencieux...

C'était une révélation brutale, je ne voulais pas être celle qui transmettrait la douleur comme un héritage maudit.

Je ne voulais pas devenir ma mère.

La vérité m'a frappée au visage ce jour-là pour la première fois.

J'ai compris que j'avais confondu ses chaînes pour du réconfort.

Son contrôle pour de la tendresse.

Son emprise pour de l'amour.

Les murs étaient devenus des prisons, ses regards, des jugements.

Il disait m'aimer, mais il m'étouffait.

Il disait me protéger, mais il m'écorchait.

Sous ses yeux méfiants, je n'étais plus qu'une ombre, une étrangère à moi-même.

Chaque jour, il grignotait des morceaux de moi, sans que je m'en rende compte.

Il m'accusait, inspectait mon téléphone, espionnait mes gestes, semait la peur dans mon cœur.

Je me suis lentement effacée.

Au fil des ans, il a éteint la lumière en moi.

Mes rêves, mes passions, mes couleurs, balayés d'un revers de mépris.

Je suis devenue mécanique.

Je n'étais plus qu'une extension de lui, façonnée à son image, étouffée sous ses jugements, mutilée par ses exigences.

Les jours qui ont suivi ma décision de le quitter furent une lente torture.

Un silence épais, saturé d'ombres et de menaces muettes, pesait sur moi.

Chaque nuit faisait naître une peur nouvelle, tandis qu'il tentait de m'arracher des élans d'amour que je ne voulais plus lui offrir.

30 octobre 2021

Ce matin-là...

Ses mains avides ont, une fois de plus, tenté de s'approprier mon corps.

Sans mon accord.

Sans mon âme.

Son souffle, lourd, poisseux, s'est écrasé contre ma peau.

Et quelque chose en moi s'est brisé.

Une déchirure.

Un cri silencieux.

Je l'ai repoussé.

Folle de peur, folle de rage.

Alors, dans un éclat de violence froide, il a saisi ma tête à pleines mains et l'a projetée avec une force démente contre le mur.

Le choc a résonné dans tout mon crâne.

La douleur a éclaté, crue, brutale.

Le mur froid et impitoyable m'a arraché un gémissement.

Le monde a vacillé.

Mais moi, je ne suis pas tombée.

Je me suis redressée.

Plus forte que sa haine.
Plus forte que ses coups.

À tâtons, j'ai saisi un sac. Quelques vêtements jetés en vrac. Puis je suis retournée au salon chercher mon fils.

Eden était là, minuscule, apeuré.

Il s'est jeté sur moi à nouveau, brutal, tentant de me repousser, de me faire plier sous ses coups, sous sa rage.

Il voulait me garder là, m'écraser, me réduire au silence.

Mais cette fois, je ne réfléchissais plus.

Mon corps, mon instinct avaient pris le relais.

Je n'étais plus que mouvement, survie, instinct de mère.

Dans une lutte désespérée, les muscles tendus, les larmes invisibles, j'ai attrapé mon fils.

Eden criait, moi aussi peut-être, je ne sais plus.

Tout n'était qu'un vacarme sourd dans ma tête.

Tenant mon fils d'une main, mes sacs de l'autre, j'ai foncé vers la porte d'entrée.

Je sentais qu'il me poursuivait, qu'il me talonnait de sa haine.

Au moment où mes doigts tremblants ont agrippé la poignée, il a saisi violemment mon bras.

Son étreinte était brutale, sauvage.

Ses ongles se sont plantés dans ma chair.

Mais j'ai trouvé une force que je ne me connaissais pas.

Dans un geste désespéré, j'ai arraché mon bras de son emprise, le choc me faisant chanceler contre la porte.

Je n'ai pas regardé en arrière.

J'ai ouvert la porte.

Je me suis élancée à l'extérieur, Eden serré contre moi, sentant son petit cœur battre à l'unisson avec le mien.

Le vent a hurlé dans mes oreilles, la pluie a noyé mes larmes.

Je courais.

Je courais pour nous sauver.

Trempée, le souffle court, mes jambes meurtries, cachée dans une ruelle, je me suis posée, le cœur palpitant, la boule au ventre, attendant qu'il apparaisse en face de moi à tout moment.

Au bout de quelques minutes qui m'ont paru des heures, j'ai appelé mon frère.

La voix tremblante.

« *Viens nous chercher. Vite.* »

Il n'a posé aucune question.

Il savait.

Il avait toujours su.

Nous sommes montés dans la voiture, mon frère a verrouillé les portes.

Il a démarré sans un mot.

Je me suis tournée vers mon fils, lové contre moi.

À travers la vitre trempée, entre deux nuages lourds,
un rayon de soleil perçait.

Un sourire a traversé mes larmes.

On ne vit qu'une seule fois.

Pas pour survivre en silence.

Pas pour se perdre dans des peurs imposées.

On vit pour aimer, rêver, vibrer, s'élever.

On vit pour oser.

Ne laissez jamais personne éteindre votre lumière.

Ne laissez jamais une peur décider de votre vie.

Il faut croire en soi, même dans l'obscurité la plus totale.
Surtout dans l'obscurité.

Car un jour, vient le premier souffle.
Le premier vrai matin.
Le premier jour du reste de votre vie.

Et ce jour-là,
il n'y a plus de chaînes.
Juste un ciel immense,
et la certitude que tout reste encore à vivre.